Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 38 (1853)

Artikel: Du climat des Etats-Unis

Autor: Desor, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-89851

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VII. DU CLIMAT DES ÉTATS-UNIS

et de ses effets sur les habitudes et les mœurs,

par M. E. Desor, *de Neuchâtel.*

—

Lorsqu'un émigrant allemand ou suisse s'en vient débarquer à New-York, il ne trouve pas en général que le climat y soit bien diflérent de celui de son pays. Peu à peu cependant et à mesure qu'il s'installe d'une manière permanente, il commence par constater des différences qui bientôt l'obligent à modifier quelques-unes de ses habitudes, et au bout d'un certain temps lui font adopter, bon gré mal gré, la manière américaine qui avait d'abord été l'objet de ses plus amères critiques.

Cette expérience que font la plupart des Européens ne laisse pas que de les étonner lorsqu'ils viennent à y réfléchir. Ils savent que les Etats du Nord sont à-peu-près sous la même latitude que l'Europe centrale; les plus instruits d'entre eux se souviennent en outre d'avoir appris à l'école que les isothermes ou zones d'égale température correspondent d'une manière encore plus frappante. Ils ont d'ailleurs fait l'expérience que l'hiver aux environs de New-York et de Boston est à peu-près aussi froid qu'aux environs de Francfort, de Bâle et de Zurich, et l'été au moins aussi chaud. Et pourtant il en résulte des effets tout différents auxquels ils ne comprennent absolument rien. Aussi, lorsqu'il y a quelques années l'élite de la population allemande de Boston se réunit en un lycée

pour y suivre des cours publics à la manière des Américains, la principale, sinon la seule question de physique générale sur laquelle ils témoignaient un vif désir d'être renseignés était précisément celle du climat. Comment se faisait-il qu'ils étaient tous obligés de modifier après un certain temps leurs habitudes et jusqu'à leurs manières de procéder dans les différents arts et métiers?

Ayant été invité à faire quelques leçons sur la climatologie comparée des continents d'Europe et d'Afrique, je fus conduit à m'enquérir d'une manière plus spéciale de la nature de ces influences climatériques et de la portée des modifications qu'elles entraînent à leur suite.

Les phénomènes dont il s'agit sont de deux sortes : ceux qui se rapportent à la vie ordinaire et que tout le monde peut constater, et ceux qui s'observent dans l'exercice de certaines professions.[1]

A la première catégorie appartiennent les phénomènes suivants :

1° Les femmes allemandes sont toutes émerveillées de la facilité avec laquelle le linge sèche même au plus fort de l'hiver, si bien que les lessives durent en général moitié moins longtemps qu'en Europe ; c'est aussi ce qui, selon elles, rend possible cette coutume si généralement répandue dans les Etats-Unis, de faire la lessive toutes les semaines.

2° D'un autre côté ces mêmes ménagères, surtout celles qui habitent la campagne, sont désolées de la rapidité avec laquelle le pain se dessèche. Habituées dans leur pays natal à faire des provisions de pain pour plusieurs semaines, elles sont désespérées de voir que leur pain, bien que préparé de la même manière, se durcit et devient immangeable au bout

[1] En parlant des Etats-Unis comparativement à l'Europe, nous avons surtout en vue les Etats du Nord de l'Union, et non pas le Texas ni la Californie, où les conditions climatologiques sont toutes différentes.

de quelques jours ; elles en accusent la qualité de la farine, celle de l'eau, s'emportent, se lamentent, et au bout d'un certain temps finissent par adopter la coutume américaine de faire du pain tous les jours ou au moins tous les deux jours.

3° Cet inconvénient qui ne laisse pas que d'être réel, est compensé jusqu'à un certain point par des avantages que nous ne possédons pas. Ainsi la moisissure est bien moins à redouter aux Etats-Unis que chez nous. Il est rare que les provisions d'hiver en souffrent. Les caves en particulier, à moins d'être placées dans des endroits humides et bas, sont excellentes, ce qui fait que l'on y conserve toute espèce de denrées, de fruits et de légumes bien plus longtemps et plus sûrement que chez nous.

4° La même absence d'humidité s'observe d'une manière encore plus frappante en hiver dans les appartements. Les fenêtres suent bien moins que chez nous. Aussi les Allemands qui sont habitués à voir chez eux les vitres couvertes d'arborisations pendant une bonne partie de l'hiver, et qui conçoivent difficilement une fête de Noël sans *Eisblumen* (fleurs de glaces), sont-ils tout désappointés de ne pas les retrouver plus fréquemment en Amérique ; et pourtant il y fait tout aussi froid et même plus froid à l'époque de Noël qu'à Hambourg ou à Munich.

5° A côté de ces expériences qui sont du domaine de la vie ordinaire, il en est d'autres qui touchent à l'hygiène et que tout le monde peut faire sur sa personne. Je n'en citerai ici qu'un exemple, l'influence que le séjour des Etats-Unis exerce sur les cheveux, qui au bout d'un certain temps perdent considérablement de leur moiteur. De là un plus grand besoin de pommade et d'huile, et partant un nombre relativement beaucoup plus considérable de coiffeurs. Bien des jeunes gens qui en Suisse ou en Allemagne se seraient récriés à l'idée de pommade ou d'huile de Macassar, crainte de paraître effé-

minés, prennent peu à peu le chemin du coiffeur quand ils ont séjourné quelque temps aux Etats-Unis.

Les expériences qui ont été faites dans l'exercice des différents arts et métiers ne sont pas moins significatives. En voici quelques exemples que j'ai recueillis de personnes intelligentes et dignes de foi.

1° Les entrepreneurs en bâtiments ne connaissent pas la nécessité de laisser leurs édifices se sécher pendant une saison avant de les livrer à l'habitation. Le maçon en est à peine sorti, que déjà le locataire y entre sans crainte d'y prendre du rhumatisme, ni aucune des infirmités qu'on gagne si facilement chez nous dans les bâtiments neufs.

2° Les peintres en bâtiment peuvent appliquer beaucoup plus rapidement que chez nous une seconde couche de vernis ou de détrempe, sans que la qualité du travail s'en ressente.

3° En revanche, les ébénistes et surtout les fabricants d'instruments de musique sont obligés d'apporter beaucoup plus de soin au choix du bois qu'ils emploient. Du bois qui en Europe serait jugé amplement sec ne peut être admis dans les ateliers d'ébénisterie de Boston ou de New-York, où il crevasserait en très-peu de temps. Les parquets surtout exigent un soin extrême ; aussi n'en voit-on que très-peu, même dans les maisons les plus opulentes. C'est à cette même cause qu'il faut attribuer le grand succès des pianos américains, tandis que ceux de Paris et de Vienne, bien qu'irréprochables pour l'Europe, se détériorent très-vite.

4° Les menuisiers sont aussi forcés de faire usage d'une colle beaucoup plus forte que celle dont ils se servent en Europe.

5° De leur côté, les tanneurs ont fait la remarque que les peaux se sèchent beaucoup plus facilement, ce qui leur permet de faire bien plus d'avance dans un temps donné. Ils sont surtout étonnés de la rapidité avec laquelle la dessication s'opère en hiver.

6° Enfin, je puis citer un fait tiré de ma propre expérience de naturaliste. Vous savez tous quelle peine nous avons en Europe à protéger nos collections d'histoire naturelle contre l'humidité; ce n'est qu'à force d'entretenir de la chaux ou d'autres absorbants dans nos galeries, que nous parvenons à les mettre à l'abri de la moisissure, surtout dans les bâtiments neufs. A Boston, j'ai vu loger des collections d'oiseaux et de mamifères dans des appartements que le gypseur venait de quitter, sans qu'on songeât même à y placer des absorbants. Quand j'en fis la remarque à l'inspecteur, en lui témoignant ma sollicitude pour tant de précieux objets qui couraient risque de se gâter : « Vous oubliez, me répondit-il, que nous sommes dans la Nouvelle-Angleterre et non pas en Europe. »

Tous ces phénomènes divers se rapportent à une seule et même cause, que vous avez déjà devinée, la plus grande sécheresse de l'air aux Etats-Unis. Il pourrait même paraître oiseux d'insister autant que je l'ai fait sur cette propriété du climat américain, si, en apparence, ce résultat n'était en opposition avec les données météorologiques que nous possédons sur ce pays. « Vous prétendez, nous a-t-on souvent objecté, que le climat des Etats-Unis est plus sec que celui d'Europe, et pourtant, nous savons qu'il n'y pleut ni moins, ni moins souvent que chez vous. »

En effet, la quantité d'eau qui tombe aux Etats-Unis, sous la forme de pluie ou de neige, non-seulement n'est pas inférieure, mais égale et dépasse même celle qui tombe en Europe. Ainsi, d'après les données les plus récentes que nous possédions, il tombe annuellement :

A Boston,	38	pouces	d'eau :
A Philadelphie,	45	»	»
A Saint-Louis,	32	»	»

tandis qu'en Europe, la quantité annuelle d'eau qui tombe sur un point donné est :

En Angleterre,	32	pouces.
En France,	25	»
Au centre de l'Allemagne,	20	»
En Hongrie,	17	»

Le nombre des jours de pluie aux Etats-Unis n'est pas non plus inférieur à ce qu'il est en Europe, à l'exception peut-être des Iles Britanniques et de la Norwège. En revanche, il paraît être plus considérable que dans l'Europe orientale.

Ai-je besoin de faire observer que la contradiction qui ressort de ces données n'est qu'apparente et que malgré cette quantité d'eau plus considérable, le climat peut néanmoins être au total plus sec aux Etats-Unis qu'en Europe ? La raison en est bien simple : c'est que par le beau temps l'atmosphère est moins chargée d'humidité que chez nous. L'air ne se maintient pas comme en Angleterre et dans l'ouest de l'Europe, à un état voisin de la saturation ; mais du moment qu'il cesse de pleuvoir et qu'un changement de vent ramène le beau temps, l'hygromètre baisse immédiatement, et le point de rosée se tient sensiblement au-dessous de la température ambiante de l'air. Il y a sous ce rapport similarité entre le climat des Etats-Unis et celui des Alpes. Nos montagnes, vous le savez, ont donné lieu à des résultats en apparence non moins contradictoires. Se fondant sur le fait qu'il y pleut plus souvent que dans la plaine, on en a conclu, avec trop de précipitation, que l'air y était moins sec. Aussi voyons-nous, dans les anciens manuels de météorologie, et même dans des ouvrages récents, le climat des Alpes figurer parmi les climats humides, tandis qu'en réalité l'air y est beaucoup plus sec, ce dont chacun de nous a pu faire l'expérience par une belle journée. C'est même à cette circonstance qu'il faut

attribuer, en grande partie, le fait qu'on se fatigue moins dans les montagnes que dans la plaine.

La cause de cette plus grande sécheresse du climat américain est facile à saisir. En Amérique, comme en Europe, les vents prédominants sont les vents d'ouest. Sur nos côtes d'Europe, ces vents arrivent chargés d'humidité dont ils se sont saturés au contact de l'Océan; de là vient qu'ils y amènent en général la pluie. Aux Etats-Unis c'est l'inverse. Les vents d'ouest n'arrivent sur la côte atlantique qu'après avoir balayé tout un continent, et pendant ce trajet ils ont perdu une grande partie de leur humidité. Aussi ne sont-ils que très rarement accompagnés de pluie. Ils jouent le même rôle que les vent d'est chez nous, qui par cela seul qu'ils arrivent du continent, sont secs et avides d'humidité. Nous savons tous combien nos routes et nos champs se sèchent plus facilement sous l'influence de la *bise* que sous celle du *vent*.[1]

Jusqu'à quel point des circonstances atmosphériques aussi diverses peuvent-elles influer sur les conditions de la vie animale et végétale ? Buffon déjà, en comparant les animaux et les plantes du nouveau continent à ceux de l'ancien, avait signalé un double contraste. Il avait remarqué que les espèces animales du continent américain étaient en général de plus petite taille que leurs congénères de l'ancien continent,[2] tandis que c'était à peu près l'inverse à l'égard des plantes ; il en avait conclu que le nouveau continent était de préférence le continent du règne végétal, tandis que l'ancien favorisait le règne animal.

[1] Par une conséquence naturelle du contraste que je viens d'énoncer, ce même vent d'est et du nord-est qui, chez nous, est généralement sec et froid, est aux Etats-Unis invariablement accompagné de pluie. Tous ceux qui ont habité New-York et la Nouvelle-Angleterre, ne connaissent que trop bien les bourrasques du nord-est (*North easterly storms*) qui sont si fréquentes au printemps.

[2] Il suffit de comparer le lion avec l'once, le rhinocéros avec le tapir, le chameau avec le lama, etc.

L'histoire des Etats-Unis n'est pas assez ancienne pour nous fournir des données concluantes sur les modifications que les différentes races d'animaux importées d'Europe, ont pu y éprouver sous l'influence du climat. C'est l'homme lui-même qui nous fournit ici les faits les plus instructifs.

Il y a à peu près deux cent trente ans que les premiers colons vinrent s'établir sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. C'étaient, comme l'on sait, des dissidents qui s'expatriaient pour cause de religion, parce qu'ils avaient besoin d'une plus grande somme de liberté religieuse que l'Eglise anglicane n'était disposée à leur accorder. C'étaient à tous égards de vrais Anglais, ayant tous les traits physiques et moraux de la race anglo-saxonne. Aujourd'hui, après deux siècles à peine, l'habitant des Etats-Unis n'est plus un simple Anglais. Il a des caractères qui lui sont propres et qu'on ne saurait méconnaître, pas plus qu'on ne confond la physionomie anglaise avec la physionomie allemande. Il s'est, en un mot, développé un type yankee ou américain. Or, comme ce type ne peut être le résultat d'un croisement de race, puisqu'il est le plus prononcé dans les Etats de l'est, précisément là où la race est le moins mélangée, il faut bien qu'il soit la conséquence d'influences extérieures, au nombre desquelles il faut ranger en première ligne celles du climat.

L'un des traits physiologiques de l'Américain, c'est l'absence d'embonpoint. Parcourez les rues de New-York, de Boston, de Philadelphie, sur cent individus qui vous coudoient vous en rencontrerez à peine un qui ait de la corpulence ; encore se trouvera-t-il le plus souvent que cet individu est un étranger ou d'origine étrangère.

Ce qui nous frappe surtout chez les Américains, c'est la longueur du cou ; non pas, bien entendu, qu'ils aient le cou absolument plus long que nous ; mais parce qu'étant plus grêle, il paraît d'autant plus allongé. A leur tour les Amé-

cains reconnaissent facilement l'Européen aux caractères contraires. Il m'est arrivé plus d'une fois qu'en devisant avec des amis sur la nationalité d'individus que nous rencontrions sur la promenade publique, j'avais des doutes sur leur origine, tandis que les Américains se prononçaient ordinairement sans hésitation. « Mais regardez donc leur cou, me disaient-ils : jamais Américain n'a eu un cou pareil. »

La même remarque s'applique aussi et à plus forte raison au beau sexe, et ce qui nous étonnera peut-être, c'est que loin de s'en plaindre, on a l'air de s'en féliciter. De là en effet cette expression délicate et éthérée que l'on vante tant chez les Américaines. Mais tout en reconnaissant ce qu'il peut y avoir d'attrayant dans ce type, que les poètes, à tort ou à raison, qualifient d'angélique, je ne crois pas me tromper en pensant que nos Européennes, pour être un peu plus robustes et dodues, n'en ont pas moins de droits à notre admiration.

La différence que je viens de signaler entre les Américains et les Européens, n'est pas seulement le résultat d'un moindre développement du système musculaire ; elle dépend autant, sinon davantage, d'un amoindrissement du système glandulaire, et sous ce rapport, elle mérite une sérieuse attention de la part du physiologiste, comme compromettant directement l'avenir de la race américaine. C'est ce que les plus intelligents ont pressenti. Il ont compris qu'il fallait une limite à cette délicatesse excessive des formes : et c'est pourquoi, malgré leur éloignement instinctif pour les Irlandais (qui fournissent le plus fort contingent de l'émigration), ils sont loin de s'opposer à l'immigration de cette race, qui par la plénitude de ses formes et la richesse de son système glandulaire, semble faite pour résister avec avantage aux influences du climat américain. On a en effet déjà plus d'une fois fait la remarque que les plus belles femmes sont celles qui sont nées de parents venus d'Europe.

Au reste, cette influence du climat ne s'observe pas seulement sur les générations ; elle se fait aussi sentir dans beaucoup de cas sur les individus lorsqu'ils changent de continent. Ainsi il est peu d'Européens qui engraissent aux Etats-Unis, tandis que les Américains qui séjournent quelques temps en Europe y prennent ordinairement un air de santé et de prospérité remarquables. Il en est parfois de même chez les Européens qui reviennent en Europe après un séjour prolongé aux Etats-Unis. Pour celui qui a l'honneur de vous adresser la parole, rien ne serait plus facile que d'en fournir la preuve.

Du moment qu'il est démontré que la plus grande sécheresse de l'air peut occasionner, sous des latitudes d'ailleurs semblables, des différences aussi notables, pourquoi lui refuserait-on une part d'influence dans d'autres domaines plus complexes, mais non moins dépendants de circonstances extérieures ? Ceci nous conduit à dire un mot des différences qu'on a signalées, au point de vue moral, entre les Américains et les Européens.

Il n'est aucun Européen qui, en débarquant à New-York, à Boston ou à Baltimore, n'ait été frappé de l'activité fiévreuse qui y règne de tous côtés. Tout le monde est pressé : les individus sur les quais et le long des trottoirs courent plutôt qu'ils ne marchent. Si deux amis se rencontrent dans la rue, ils se bornent à se serrer la main, mais n'ont pas en général le temps de causer. Il est vrai que l'on peut voir quelque chose de semblable dans les ports et les grandes villes d'Angleterre. Seulement, l'activité des Anglais me paraît plus raisonnée ; celle des Yankee est plus instinctive, le résultat de l'habitude et d'une impatience naturelle, plutôt que de la nécessité. De là vient qu'elle se trahit fréquemment en des occasions où elle est absolument hors de saison. On a reproché avec raison aux Américains de ne pas s'accorder le temps de dîner. De la part de certaines gens d'affaires cela se

concevrait cependant, s'il n'était reconnu que c'est un abus général qui est en quelque sorte endémique. Cela est si vrai, que j'ai vu plus d'une fois des passagers à bord des navires qui n'avaient absolument rien à faire, et qui n'en étaient pas moins pressés de sortir de table. Ce n'est qu'avec peine qu'on est parvenu à tempérer un peu cette impatience aux eaux, mais il a fallu pour cela recourir au plus puissant des leviers, il fallait réussir à y faire envisager la précipitation comme de mauvais ton (*unfashionable*).

Une impatience aussi générale doit nécessairement avoir sa source dans quelque cause générale. Bien que nous ne possédions encore aucune donnée précise sur la manière dont le plus ou moins d'humidité de l'air influe sur le système nerveux, nous ne croyons pas nous tromper en attribuant cette plus grande irritabilité nerveuse des habitants des Etats-Unis à la sécheresse du climat américain. Ne pourrait-on pas citer à l'appui de cette opinion l'effet moins durable, mais non moins constant que produit la bise chez nous? La bise, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, correspond par ses effets au vent du nord-ouest en Amérique: c'est le vent continental, et nous avons tous pu constater son action desséchante. Mais là, vous le savez, ne se borne pas l'action de la bise: son influence est plus générale. Les habitants du Jura ne savent que trop bien qu'elle agit aussi sur les nerfs et jusque sur notre disposition d'esprit, à tel point que lorsque la bise et surtout la bise noire souffle pendant quelque temps, on se sent une sorte d'inquiétude, d'irritation, qui dégénère même quelquefois en mauvaise humeur; et ce n'est peut-être pas sans quelque raison que l'on dit dans certaines localités que la bise rend les femmes méchantes. C'est alors aussi que nous avons le moins besoin d'excitants, et j'ai entendu un observateur habile faire la remarque qu'il ne fallait jamais inviter ses amis à dîner par la bise.

Or si le vent sec produit des effets aussi marqués chez nous, où cependant il ne souffle qu'exceptionnellement, on conçoit que son influence doive être bien plus grande dans un pays où il est le vent dominant, comme c'est le cas le long de la côte atlantique des Etats-Unis. De là aussi un besoin moins général d'excitans. Nous tromperions-nous en admettant que c'est au climat qu'il faut attribuer l'effet beaucoup plus pernicieux des liqueurs fermentées aux Etats-Unis? C'est un fait bien reconnu, que les Européens et surtout les Anglais, qui ont l'habitude de boire chez eux des vins et des liqueurs fortes sans en être incommodés, sont obligés sinon d'y renoncer, au moins de se restreindre considérablement, du moment qu'ils émigrent aux Etats-Unis. C'est grâce à cette expérience, que les sociétés de tempérance ont pu exercer une influence si prépondérante et déterminer des mesures législatives qui, si elles passaient chez nous, pourraient bien transformer en révolutionnaires certains de nos conservateurs les plus déterminés.

Aussi bien, les Américains, malgré leur froideur apparente, sont naturellement plus irritables que les Européens. Leur susceptibilité est proverbiale. Est-ce à dire pour cela qu'ils soient plus méchants et plus irritables que nous ? [1]

Suivant la logique de la théorie, ils devraient l'être ; et ils le seraient peut-être, s'ils n'avaient paré de bonne heure aux inconvénients de cette plus grande irritabilité nerveuse, en s'appliquant à réprimer avec bien plus de soin que nous ne le faisons tous les mouvements d'impatience. Ceux qui ont vécu aux Etats-Unis savent quel soin on y met à enseigner de bonne heure aux enfants l'art de se dominer (*self-government*). Il en résulte que le peuple le plus irritable de la terre

[1] Ce serait ici le lieu de distinguer entre la vivacité, le trait dominant des habitants des pays chauds, qui est la conséquence de la température, et l'irritabilité qui se rattache à la sécheresse de l'air.

se trouve être en même temps le mieux discipliné. La liberté surtout n'y est possible, dans une aussi grande mesure, que parce que chaque individu s'est habitué de bonne heure à maîtriser ses emportements. Pour se maintenir dans cette voie, l'Américain n'a pas besoin de police; l'opinion publique suffit d'ailleurs pour le ramener dans les limites du *decorum*, lorsqu'il s'en écarte. Il est du dernier mauvais goût pour un homme qui prétend au titre de gentleman, de se mettre en colère et, à bien plus forte raison, de se livrer à des voies de fait. Aussi, les Américains se plaisent-ils à répéter ce qui n'est que trop vrai, savoir que lorsque deux individus se battent dans la rue, on peut être sûr d'avance que ce sont des Irlandais ou des Allemands.

A Dieu ne plaise pourtant que nous aillons en conclure que la tenue, la prospérité et la liberté d'un pays sont la conséquence de son climat! l'exemple de l'Angleterre, avec son climat tout opposé à celui de l'Amérique, serait là pour nous confondre, si nous aillons hasarder un pareil paradoxe. Mais nous croyons, d'un autre côté, que la grandeur d'une nation ne dépend pas aussi exclusivement de ses institutions que quelques auteurs éminents l'ont pensé. Le climat des Etats-Unis, en provoquant certaines maximes d'éducation, a peut-être par là même facilité ce développement extraordinaire du peuple américain, dans des conditions qui sans cela eussent pu devenir funestes à sa prospérité et surtout à sa liberté.